

Un ami dans le bien

Tandis que je rentrais un soir d'une conférence, je me perdais dans les rues de la ville pour savourer un moment de solitude. Et voilà qu'au détour d'une ruelle, je tombe nez à nez avec la morgue. Pour le coup, ce fut vraiment un instant de solitude où mille pensées ont agité mon esprit. J'ai pensé aux enfants, aux êtres proches et j'ai jeté vers le ciel une prière surgie du fond du cœur : « *Seigneur,*

fais que je ne retourne pas là de sitôt. » Trois mois plus tard, je faisais la connaissance d'un garçon avec qui j'ai beaucoup échangé depuis. Et ironie du sort ou clin d'œil de la providence, pour le voir, il me faut retourner à la morgue. Et pour cause, il habite au deuxième étage du bâtiment qui accueille les défunts. Mon ami est croque-mort. Depuis, régulièrement, j'emprunte avec joie, le cœur léger et le sourire aux lèvres, la rue qui m'effrayait jadis. Je monte les escaliers, je croise des corbillards, je contourne les cercueils pour arriver à la demeure de mon camarade avec qui j'échange lors de

longues veillées sur la vie, la mort, la petite « rupture » qu'il y a entre les deux, la beauté, le miracle d'avoir des enfants en bonne santé. Nous avons même fait une fois une soirée karaoké. Depuis, la maison des morts est devenue pour moi un lieu de vie, de confiance, d'abandon. J'y apprends peut-être ce qui m'a le plus manqué durant ma jeunesse, la légèreté. Partager un verre, chanter une chanson surannée, être aux côtés de l'ami et laisser la vie avancer en nous. Quant

à ma prière, elle ne fut pas très efficace... ou d'une surefficacité inouïe. Elle m'a sans doute donné l'un des plus beaux cadeaux au monde : un ami dans le bien. Depuis, je revisite ma prière, mes attentes, ma vision de l'avenir pour laisser advenir ce qui vient avec confiance. Une des blessures de mon enfance, peut-être la plus profonde, est celle de l'abandon. Quand un être m'est précieux, d'emblée la peur s'empare de moi et je peine à apprécier, comme disait Epictète, les plats qui passent dans le banquet de la vie. Je contemple ma fille qui en est à apprendre son premier mot, et l'un des plus merveilleux, « papa », et j'ai toujours peur que, précisément, la mort vienne arracher tout ce que la vie me donne de beau. Mais depuis, à côté de mon croque-mort bien-aimé, j'ose une petite confiance. Sa sérénité, la douceur et la grande tendresse avec lesquelles il parle de son métier, l'accueil qu'il prête à son frère parfois déboussolé me montrent que la confiance nécessite un saut, qu'elle ne nie pas le tragique de l'existence mais qu'elle l'épouse, qu'elle essaie de danser avec lui. Chanter le karaoké, partager un verre, c'est peut-être reprendre des forces, se détendre pour aller, renouvelés, aider ceux qui traversent une épreuve, ceux que le deuil visite. Mon croque-mort m'apprend aussi une sérénité joyeuse, une attention à l'autre. Le malheur d'autrui l'invite à sortir de lui-même quand il engendre plutôt chez moi un repli sur mes peurs. Lorsque le téléphone sonne, il ne se demande pas comme moi « ça pourrait être un de mes proches », mais je le vois s'activer avec une infinie bienveillance pour que tout soit bien fait, pour que la famille endeuillée trouve non une impossible consolation mais un amour qui accueille tout. Depuis, j'ai une prière : « *Seigneur, fais que je retourne souvent au-dessus de la morgue voir ce nouvel ami, ce maître dans la confiance* » ●



Alexandre Jollien est philosophe. Parmi ses ouvrages, *La Construction de soi* (Seuil, 2006) et *Le Philosophe nu* (Seuil, 2010).